

**Matheo Cingolani**

**Le fantôme du  
Professeur**

*Les personnages et les situations de ce roman étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.*

Illustration de la couverture : Cinal

© Matheo Cingolani, 2022 – copyrightdepot.com n° 00070668-1

# Première époque

## Chapitre 1

Le jour se levait à peine en cette journée de décembre 1958. Depuis quarante-huit heures, la neige n'avait pas cessé de tomber, couvrant les collines d'un épais tapis blanc que seuls quelques ceps de vigne, aux branches noircies, perçaient par endroit. Au sommet de la colline, la petite chapelle semblait veiller sur ce paysage désolé, où dans la vallée, la rivière en partie couverte de glace poursuivait son chemin, traversant le petit village de Valrenart-les-Vignes, encore endormi. À la lueur jaune des réverbères, les branches des arbustes enrobées de givre scintillaient, dans le vent ayant soufflé toute la nuit en s'amusant à faire virevolter les flocons dans tous les sens. Tout était calme, silencieux.

Parcourant la place centrale, une silhouette, dos courbé, emmitouflée dans un gros manteau de drap avançait péniblement dans le froid. Elle traversa la rue, marquant son passage de petits pas creusés dans la neige immaculée et se dirigea vers le halo de lumière diffusé par l'épicerie située face à la mairie. Le haut de la porte heurta la clochette qui tinta dans le magasin.

Une douce chaleur accueillit la visiteuse au milieu d'une multitude de marchandises savamment rangées sur des rayonnages de bois. À gauche, les produits de ménage, serpillières, lessives, savons de Marseille. Au fond derrière le meuble bas servant de comptoir, l'alimentation. La droite de la salle était réservée aux enfants avec les surprises en forme de gros cornets de papier, et alignées contre le mur, les bombonnes de verre contenant des sucreries de toutes les couleurs. Près de la vitrine, plusieurs cageots disposés sur des présentoirs de fer offraient légumes et fruits de saison. Le tout baignant dans un agréable parfum de feu de bois et charbon que diffusait le vieux poêle trônant au centre de la pièce.

Une femme d'une soixantaine d'années, cheveux gris coiffés en chignon, vêtue d'un tablier blanc sur un gros pull-over bleu clair, arriva immédiatement de l'arrière-boutique. Denise Depras accueillit sa cliente qui déboutonnait son manteau, faisant tomber sur le parquet usé un petit cercle de neige se transformant aussitôt en gouttelettes d'eau.

— Bonjour madame Rousselle, vous êtes bien courageuse de sortir avec ce mauvais temps.

La veuve Rousselle, soixante-dix-huit ans, avança jusqu'à la caisse en retirant l'écharpe lui protégeant la tête. Son visage fin, presque maigre, rougit par le froid, était encadré de cheveux blancs coupés courts. Ses yeux gris, vifs, fixèrent la commerçante.

— Oh, vous savez madame Depras, il est bientôt sept heures et avec tout ce qui se passe en ce moment, on ne sait plus comment on vit.

— Ah ça ! fit la commerçante en haussant les sourcils.

— Quel chambardement au sommet de l'État. Il en entreprend des réformes le gouvernement du Général<sup>1</sup> ! La Ve République... Et pourquoi pas la VIe, l'année prochaine, hein ? J'vous l'demande.

— Ah ça !

— Et la guerre<sup>2</sup> ! Quand c'est qu'ils vont l'arrêter, hein ? Enfin, moi c'que j'en dis.

Le visage rond de l'épicière s'épanouit.

— Et à part ça, qu'est-ce que je vous sers ?

Madame Rousselle ne sembla pas avoir entendu la question.

— Moi, j'y comprends plus rien à toute cette politique. En attendant, ça ne change pas notre quotidien et notre affaire passe inaperçue avec tout ce remue-ménage. Quelle histoire, ça aussi.

— Ah ça ! Ne m'en parlez pas. Maintenant que c'est passé dans le journal, ça fera peut-être bouger les choses.

— Pensez-vous ! Un article insignifiant dans les faits-divers du village, personne ne s'y intéresse. Faut que ça sorte en première page.

Les deux femmes évoquaient une série d'agressions proférées contre trois habitants du village par un assaillant qu'aucun d'eux n'avait identifié. La seule probabilité était qu'il s'agissait d'un homme de corpulence moyenne, violent et disparaissant très rapidement. La Mairie avait collecté les plaintes sans

réussir à amorcer une enquête auprès de la gendarmerie, n'ayant, par ailleurs, relevé aucun indice sur le lieu des délits.

Tout avait commencé par une agression, trois mois plus tôt, peu de temps après la rentrée de septembre. En se rendant au travail, vers quatre heures du matin, le boulanger fut percuté par une ombre venant de nulle part, selon ses dires. L'acte semblait volontaire pour le faire trébucher dans l'escalier menant à son fournil, mais l'homme s'était agrippé, de justesse, à la rambarde en fer entourant le passage et avait vu disparaître une silhouette dans la nuit. Malheureusement, la version d'un faux pas de sa part sur le sol gelé fut privilégiée par la Mairie. Ensuite, fin octobre, le chauffeur du car municipal, Basile, avait chuté dans un fossé avec son vélo, en allant prendre son service, vers cinq heures trente du matin. Il affirmait avoir été attaqué sur la route par un homme l'ayant attrapé par son manteau avant de le pousser violemment sur le bas-côté. La neige avait amorti sa chute et il s'en était sorti avec quelques contusions sans gravité ainsi qu'une roue voilée sur sa bicyclette. Pour lui, de la manière dont il avait été saisi, l'agresseur était gaucher, bien qu'il ne l'ait pas reconnu, et le temps de ressortir du talus, il n'y avait plus personne. Son aventure avait beaucoup diverti son entourage, surtout au bar-tabac du coin lors de l'apéro du soir, car seules ses traces furent retrouvées sur place, dans la neige. Enfin, dix jours plus tôt, la troisième attaque concernait le livreur de charbon et de bois. Alors qu'il chargeait son camion de sacs de boulets, un mouvement furtif au-dessus de lui l'avait alerté juste à temps pour repérer une silhouette se hissant derrière son stock de bois avant de voir une partie de celui-ci basculer sur lui. Il devait son salut à la rapidité de sa réaction à se jeter sous son camion. Les bûches s'étaient abattues tout autour de lui sans le toucher. Le rescapé avait raconté aux gendarmes, lors de sa déposition, que l'agresseur avait disparu sans laisser de traces ; par conséquent, malgré les marques réelles des impacts du bois sur le camion, rien ne prouvait que la chute ait été provoquée par un tiers.

— C'est difficile d'accuser qui que ce soit, sans preuve, fit Denise.

— Y sont trois à dire qu'ils ont vu quelqu'un. Pourquoi y mentiraient ? Et puis ça s'est passé le matin avant qu'il fasse jour. Le soir, j'veux bien croire que le Basile a plus les yeux en face des trous quand y sort du café après sa journée, mais le matin...

— C'est bien curieux ça, quand même !

— Pourquoi, il aurait affirmé que son agresseur est gaucher. Ça ne s'invente pas, ça. Surtout un gaucher qui disparaît sans laisser de traces.

— Monsieur le Curé est gaucher...

Madame Rousselle fixa la commerçante qui afficha un rictus comme pour s'excuser.

— Vous ne pensez tout de même pas que...

— Non, pas du tout, fit Denise. Loin de moi cette idée.

Les deux femmes restèrent un instant dans leurs pensées respectives. Un carillon sonna sept fois dans l'arrière-boutique, ramenant madame Rousselle à la réalité.

— Je vais vous prendre un kilo de farine, je fais des gaufres, ce soir. Les enfants viennent dîner avec les petits.

La commerçante attrapa un des paquets soigneusement alignés sur l'étagère de bois derrière elle et le posa sur le comptoir.

— Un kilo de pommes.

Denise contourna son comptoir pour se diriger vers son étal de fruits et légumes.

— Elles sont parfaites pour la compote, fit-elle en mettant les fruits dans une panier ronde en fer qu'elle posa sur un plateau de la balance installée à côté de la porte d'entrée. Deux poids disposés sur le plateau opposé rétablirent l'équilibre.

Madame Rousselle s'était approchée en tenant son cabas ouvert. La commerçante y versa les pommes.

— Avez-vous du lait frais ? demanda Madame Rousselle en présentant sa cruche en métal.

— Bien sûr, fit la commerçante en retournant derrière son comptoir où elle s'arrêta un instant,

pensive.

— Y'a un problème Madame Depras ? Vous n'avez pas été livrée ?

— Si, fit l'épicière en saisissant le récipient qu'on lui tendait. Je suis surprise parce que je n'ai pas vu le Professeur, ce matin.

— Oh, c'est un bonhomme tellement bizarre... Avec un nom tellement bizarre aussi. C'est comment son nom, déjà ?

— C'est russe, mais je ne m'en souviens jamais. On l'appelle toujours le Professeur.

— Ben oui. C'est plus facile.

— Ce qui m'ennuie, c'est qu'il m'a laissé son cruchon hier soir, car il voulait du lait frais de la ferme. Comme je n'en avais plus au magasin, il m'a dit qu'il viendrait ce matin à l'ouverture.

— Il vous cause à vous ? Moi, je trouve qu'il fait malsain cet homme, fit la veuve Rousselle avec un air de dédain. Avec ses cheveux en désordre, sa barbichette et sa veste trop serrée.

Denise plongea une grosse louche dans une imposante cruche posée à même le sol.

— Voilà, un litre et demi.

Elle remit le couvercle qui pendait jusque-là au bout d'une chaînette, essuya les contours du récipient avec un chiffon prévu à cet effet et déposa la cruche à côté du paquet de farine.

— Il n'est pas bavard, seulement comme il doit se nourrir, il m'adresse la parole pour faire ses petites courses, fit Denise. Il paraît fatigué depuis quelque temps.

— De la confiture de fraises, et puis de cerises. Il est toujours enfermé chez lui. Vous savez ce qu'il mijote ? Certains disent qu'il fait des expériences.

L'épicière prit les pots de verre sur l'étagère tandis que sa cliente commençait à ranger les provisions dans son cabas.

— Je crois qu'il travaille à l'Institut de recherches scientifiques à Lyon. C'est vrai qu'on ne sait pas grand-chose sur lui, fit Denise.

— C'est un curieux homme, toujours seul, pas aimable, le regard fuyant. Ses parents sont arrivés chez nous après la Grande Guerre<sup>3</sup>, sans qu'on sache ce qu'ils faisaient avant. Il devait avoir une vingtaine d'années.

Madame Rousselle avait terminé son rangement. Elle sortit son porte-monnaie, paya ses emplettes puis, après avoir boutonné son manteau et s'être enveloppé la tête dans son écharpe de laine, elle attrapa son cruchon de lait.

— C'est très étonnant qu'il ne soit pas venu chercher son lait, fit Denise, visiblement inquiète.

— Bah, ne vous en faites donc pas pour lui, fit l'autre en récupérant son cabas. Il a oublié et il est parti à son travail.

La commerçante n'était pas convaincue, et réfléchissait tout haut tandis que Madame Rousselle se dirigeait vers la porte.

— Il passe devant mon magasin pour se rendre à l'arrêt du car, et ce matin, je ne l'ai pas vu. J'ai ouvert à six heures, le car est entre six heures quinze et six heures vingt pour Rochemont, et le train pour Lyon est à sept heures cinq.

Madame Rousselle ouvrait la porte au moment où Denise la rejoignait.

— Quelle idée aussi de vivre ici et de faire ce trajet tous les jours. Ça fait plus d'une heure de voyage le matin et autant le soir, vous vous rendez compte ? fit Denise.

— Je vous le dis madame Depras, c'est un curieux personnage ce bonhomme, fit la veuve Rousselle en sortant dans la rue. Bon, je file avant que le froid n'envahisse votre magasin. Ils n'ont pas encore dégagé la neige des trottoirs. Je peux pas marcher vite.

La brave femme s'éloigna malgré tout d'un pas rapide tandis que l'épicière fermait sa porte. Elle la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle entrât dans la boulangerie de l'autre côté de la place autour de laquelle la Mairie avait engagé, au cours de l'automne, des travaux d'aménagement en y faisant planter de jeunes arbres. Elle resta un instant à regarder dehors puis pivota pour regagner le fond de son épicerie. Son esprit était tourmenté malgré elle par le Professeur.

— Le Professeur ! pensa-t-elle. Je ne le connais que sous ce nom-là, cet homme. Le Professeur.  
Elle disparut dans son arrière-boutique en prenant soin de refermer, derrière elle, la porte de séparation aux vitres martelées.

\*\*\*

Vingt minutes plus tard, la clochette de l'entrée retentissait à nouveau. Madame Rousselle revenait.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda Denise. Vous n'avez pas l'air bien.

— Oh, Madame Depras. Le diable a encore frappé cette nuit. J'ai appris ça en achetant mon pain. Les gendarmes sont passés à la boulangerie, vers cinq heures ce matin, pour se réchauffer en revenant de l'église.

— L'église ? Les gendarmes ? Le diable ? Pourtant y'a pas de messe à cette heure-ci.

— Oui, le diable ! Sauf que cette fois-ci, il a tué, madame Depras. Vous vous rendez compte, les agressions ne lui suffisaient plus. Maintenant, il assassine. Mais où va-t-on ?

— Qui ça ? Qui a tué qui ? Ils ont arrêté l'assassin ?

Madame Rousselle parlait au travers de son écharpe.

— Mais non ! Disparu... Volatilisé, comme d'habitude. Bon, il faut que je rentre, fit-elle soudain en effectuant un demi-tour pour se diriger vers la sortie.

La commerçante la rattrapa.

— Et, qui... Qui est la victime ?

— Mais, le bedeau. Très tôt ce matin, à deux heures... Ou à trois. Je ne vous l'ai pas dit ?

L'épicière devint pâle et bredouilla.

— Le sacristain ? Monsieur Vermillon ? Oh, mon Dieu ! fit-elle en se signant. Et moi qui parlais du curé tout à l'heure. Que faisait-il dans l'église à une heure pareille ?

Madame Rousselle avait appris que sœur Noémie et monsieur Vermillon, habitant chacun un logement dans le presbytère en face de l'église, furent réveillés par des bruits suspects venant, selon eux, de la sacristie. De leur fenêtre respective, ils ne voyaient aucune lumière laissant penser qu'un rôdeur s'y trouvait, mais ne voulant pas déranger le curé logeant de l'autre côté du bâtiment, monsieur Vermillon décida d'aller sur place. Ainsi, armé d'un simple balai, il était parti à l'église pendant que la bonne sœur surveillait de chez elle. Les bruits s'étaient soudain interrompus. Un violent choc métallique avait suivi, puis plus rien. Sœur Noémie vit alors surgir une ombre qui longea le mur de l'église en courant avant de disparaître. Paniquée, elle était descendue au rez-de-chaussée de la maison pour téléphoner à la gendarmerie depuis le bureau du curé.

— Oh ! Quelle histoire ! conclut la veuve Rousselle. J'en saurai sûrement davantage en achetant mon journal.

Elle sortit et s'éloigna rapidement. Denise resta un moment derrière la vitre, le regard dans le vide. La vieille femme achetait son journal en s'offrant son petit verre de vin blanc, pour bien démarrer la journée, disait-elle, sachant qu'autour du bar, les discussions sur cette nouvelle agression devaient aller bon train.

— Qui a osé faire une chose pareille ? se dit-elle, en réalisant qu'elle n'avait pas demandé comment le pauvre homme avait été assassiné.

L'esprit perturbé, elle rejoignit son comptoir. Le cruchon du Professeur, posé sur une étagère, accentua son anxiété. Elle ouvrit la porte donnant sur son arrière-boutique, mais son inquiétude était telle qu'elle se ravisa et décida de se rendre au domicile du savant. Elle chaussa ses bottes, récupéra un châle de laine qu'elle jeta sur ses épaules puis remplit le cruchon de lait.

— Ça me donne un prétexte pour y aller, fit-elle en traversant son magasin.

En sortant, elle réalisa qu'en voulant récupérer son lait le matin, le Professeur n'avait donc pas l'intention de prendre le car pour Rochemont.

Le village tardait à s'éveiller. La rue était déserte. Elle ferma la porte de deux tours de clé, et

s'empressa de franchir, dans le froid, les trois cents mètres la séparant du domicile de son client, un peu à l'écart du village. La neige s'enfonçait sous ses pas en crissant.

Des flocons virevoltaient toujours, mais ce n'est pas le mauvais temps qui lui fit ressentir un frisson lorsque, après avoir quitté la route, elle emprunta le petit chemin de terre conduisant à la propriété du Professeur. La neige était immaculée. Aucune trace. Elle s'arrêta. La poudre blanche atteignait presque le haut de ses bottes.

— Il n'est pas sorti de chez lui avec ce mauvais temps.

Elle repartit, plus déterminée que jamais avec, malgré tout, un mauvais pressentiment. Elle arriva devant la grille entourant un parc mal entretenu. Celui-ci, enfoui sous l'épaisse couche de neige, laissait apparaître des monticules où se cachaient des massifs de fleurs abandonnés et quelques grosses pierres formant autrefois une rocaille. Des arbres fruitiers redevenus sauvages ajoutaient une note supplémentaire de désolation avec leurs branches noires tordues et sans feuillages. La bâtisse, édifiée sur deux niveaux, était une sorte d'ancienne maison bourgeoise ressemblant à un gros parallépipède surmonté d'un toit percé de fenêtres mansardées. Les volets du rez-de-chaussée et du premier étage étaient clos.

Denise dépassa le portail envahi par un rosier sauvage et donnant accès à deux dépendances sur la droite de la propriété. Elle s'approcha de la porte en fer, toute rouillée, qu'une glycine déjà enchevêtrée autour de la grille tentait d'envahir, et tira sur la chaîne de la cloche qui tinta sourdement.

— Elle n'est jamais utilisée, pensa-t-elle, avant de renouveler son geste.

Après plusieurs tentatives, le tintement de la cloche s'était éclairci sans qu'aucune réponse ne vienne rassurer la brave femme. Rien ne bougeait et le silence lui fit presque peur, l'incitant à repartir vers le village aussi vite qu'elle put en marchant dans ses propres traces de pas. Ses pensées se bousculaient.

— Il n'y a aucune autre empreinte. Si le Professeur était sorti, je verrais ses pas, même recouverts par la neige. Quoique depuis une heure, avec ce qui tombe.

Elle arriva essoufflée sur la route, mais ne changea pas de rythme. Il lui semblait qu'une présence invisible la suivait et commençait à céder à la panique lorsqu'elle aperçut deux silhouettes à côté d'un camion stationné devant sa vitrine. En s'approchant, elle reconnut Antoine Martin, et l'autre homme était son fils aîné, André.

— Eh ben, Denise ! On abandonne son poste ? demanda le père Martin en sortant les mains des poches de la grosse canadienne<sup>4</sup> en cuir qui l'enveloppait.

Sa voix rocailleuse convenait parfaitement au colosse qu'il était. La cinquantaine, des cheveux déjà blancs, coupés courts, et une imposante moustache barrant un visage jovial complétait la description du personnage. Son amabilité et son sens du devoir en faisaient un homme respecté et écouté. Il avait d'ailleurs été réélu au Conseil municipal lors des dernières élections.

— Bonjour Antoine, bonjour Dédé, fit-elle en se tournant vers le jeune homme, d'une vingtaine d'années, adossé contre le camion sur le côté duquel on pouvait lire : "MARTIN & FILS Menuiserie - Ebénisterie".

Le fils avait la même corpulence que le père, avec un caractère plus réservé, probablement dû à son jeune âge. Il dissimulait ses cheveux châtain sous un épais bonnet de laine. Denise posa le cruchon sur la marche devant la porte et chercha sa clé dans la poche de son tablier.

— Je reviens de chez le Professeur, fit-elle en entrant après avoir repris le cruchon. Tout est fermé et il ne répond pas.

Les deux hommes pénétrèrent à leur tour dans le magasin.

— Ah ? Ben, faut pas en faire un drame ! Avec ce zozo, faut s'étonner de rien. Au contraire, fait rien comme les autres, fit Antoine en se frottant les mains au-dessus du poêle à bois.

— Et vous avez appris pour monsieur Vermillon ? Si c'est pas malheureux, ce brave homme...

— Un malheureux accident, selon les gendarmes, fit Antoine d'un air grave. C'était un chic type.

— C'est l'agression de trop, fit Denise. Les trois premières étaient des avertissements.

— Il n'y a aucune trace de lutte. Vermillon aurait percuté le grand porte-cierge en fer forgé dans le

noir puis, en perdant l'équilibre, heurté de la tête la marche en pierre menant à l'autel.

— Et les bruits de casse ? demanda Denise.

— Des bruits de bibelots et de vaisselle qui s'entrechoquent comme si quelqu'un cherchait quelque chose. Le curé affirme que rien n'a été déplacé, ni volé. Peut-être un animal qui s'est retrouvé enfermé dans l'église.

— Et l'ombre qu'a vue sœur Noémie ?

— Comme toute ombre qui se respecte. Aucune trace. On n'a relevé que les empreintes de pas de Vermillon dans la neige.

— Quel monde ! fit Denise. Et mon Professeur qui ne donne pas signe de vie.

— Faut pas t'inquiéter comme ça, fit Antoine. C'est un original.

— C'est pas normal. Il n'avait pas de lait pour ce matin. Ça l'ennuyait tellement. C'est pas normal, fit la commerçante de plus en plus anxieuse.

— Ça lui est déjà arrivé de s'absenter quelques jours ? Non ? demanda Antoine.

— Oui. Il m'a dit que parfois, il dort à son institut pour suivre ses travaux. Mais là, il devait venir ce matin. Je ne suis pas folle. Il me l'a assuré hier soir.

— On peut aller voir, fit André, resté jusque-là silencieux.

Son père le regarda, étonné.

— Ben, on va quand même pas aller sonner chez lui sans raison. Il a le droit de rester cloîtré et répondre à personne. Avec ce temps, il a sûrement décidé de se passer de lait.

— C'est pas dans ses habitudes, Antoine, je t'assure, fit Denise. Hier, il m'a bien dit, à demain.

— On peut y passer, ça nous coûte rien, fit André. Au pire, on se fera engueuler.

— C'est pas son genre d'être impoli, fit Denise. Il a peut-être des soucis dans sa grande maison, avec ce froid.

Antoine fronça les sourcils.

— Bon, d'accord. Deux contre un, j'ai pas le choix. On va faire un tour chez votre farfelu, pour rassurer Denise.

Ils quittèrent le magasin et pendant que Denise verrouillait sa porte, les deux hommes s'installèrent dans le camion.

— Elle a vraiment l'air inquiète, tu ne trouves pas ? demanda André.

— Oh, t'en fais pas. Il est resté chez lui et il a oublié son cruchon. Où il a pris une voiture sur la route. Avec ce temps, une âme charitable se sera arrêtée pour lui éviter d'aller au village à pied.

Denise monta dans la cabine à côté d'André. Le vent s'était un peu atténué, par contre la neige était plus dense et recouvrait complètement la petite route de campagne où déjà les traces de pas laissées par la commerçante étaient en partie effacées. Antoine stoppa son camion à l'entrée du chemin, craignant de rester bloqué avec le verglas dans la descente menant à la propriété. La vue de la bâtisse provoqua à nouveau un léger frisson chez l'épicière tant elle offrait un spectacle de désolation au milieu de ce paysage blanc et calme.

André tira énergiquement la chaîne et le tintement de la cloche perça une nouvelle fois le silence. À force de secouer la cloche, le son devint clair et fort au point que le facteur, de passage sur la route, suspendit sa tournée pour rallier le petit groupe.

— Ben, vous en faites du boucan, fit le représentant de l'Administration en déposant sa bicyclette contre la grille du jardin. On vous entend de loin.

L'homme vêtu de l'uniforme des PTT<sup>5</sup> était grand et maigre, des yeux bleus et vifs illuminaient son visage agrémenté d'une fine moustache grisonnante.

— Ah, Joseph ! C'est le Professeur, fit Denise. Il ne répond pas. Tu ne l'as pas vu ce matin, toi ?

— Oh, je ne le vois jamais, ou presque, répondit le facteur. Il ne reçoit pas une seule lettre, à part de temps en temps, une enveloppe avec le nom d'un Institut de Recherches.

— Il est probablement là-bas, fit Antoine.

— Il aurait pris le car, et je ne l'aurais pas vu passer devant mon magasin ? demanda Denise.

— Peut-être qu'il est parti voir un parent. Que quelqu'un est venu le chercher, fit Antoine.

— Il n'aurait pas laissé son cruchon pour le lait, fit Denise.

— Il n'allait pas non plus l'emporter en voyage, fit Antoine, que la situation commençait à agacer.

— Bon, faut prendre une décision, fit André, après avoir secoué une dernière fois la cloche. J'escalade la grille.

— Non ! fit son père. Tu n'as pas le droit, c'est une propriété privée.

— Si le Prof a un problème, on ne va pas le laisser là-dedans, fit le jeune homme en désignant la maison d'un signe de tête. T'es conseiller municipal, tu peux décider.

— Je ne suis pas gendarme, fit Antoine.

— Faut prévenir l'Étienne, fit le facteur en reprenant son vélo. J'y vais. Attendez-moi, j'en ai pas pour longtemps.

L'employé des PTT s'éloigna à grands coups de pédales en zigzaguant dans l'épaisse couche de neige escamotant le chemin de terre. Le brave homme évita plusieurs chutes avant d'atteindre la route où il retrouva un semblant de stabilité. Étienne était le garde-champêtre du village.

En attendant, Denise et les Martin entreprirent de faire le tour du domaine pour se réchauffer. La neige avait presque cessé de tomber et seul le crissement de celle-ci sous leurs pas troublait le silence. Ils avancèrent en longeant la clôture.

La façade principale était agrémentée de trois fenêtres au premier étage et deux au rez-de-chaussée encadrant une double porte en bois foncé. Celle-ci, surmontée d'une imposte en verre martelé et accessible par un escalier de pierre, gardait par endroit la trace d'un vernis autrefois luxueux. Quelques pots de fleurs ensevelis sous la neige encombraient le petit perron. Sur le mur gris, un rosier chargé de poudre blanche étirait ses branches au point d'empiéter sur un volet de l'étage. Tous les volets, à la peinture gris clair écaillée, étaient fermés.

Ils empruntèrent la petite allée longeant la grille sur leur droite. Le côté de la maison ne comportait qu'une fenêtre par niveau, volets fermés là aussi. Lorsque le trio tourna au bout du parc, la façade arrière se situait à une bonne distance, pourtant chacun pu constater que les trois fenêtres du bas et de l'étage avaient les volets clos, et plus particulièrement celle à l'extrémité du premier étage qui disparaissait sous les feuilles couvertes de neige d'un lierre envahissant. Un toit à quatre pans, en ardoise, percé de trois chiens-assis sur la partie arrière, comme sur l'avant, dont les vitres manifestement sales reflétaient le ciel gris et chargé de neige de cette journée d'hiver, coiffait la bâtisse.

André avança jusqu'au bout du chemin. Le dernier côté était identique à son opposé, mais avec une seule fenêtre à l'étage et une porte au rez-de-chaussée. Le reflet d'un oiseau sur les ardoises, lui fit découvrir qu'une lucarne était plaquée sur ce quatrième pan de la toiture. Il retourna vers son père et l'épicière restés à contempler le parc laissé à l'abandon.

— Nous devons faire demi-tour, c'est impraticable.

Ils revinrent sur leurs pas et arrivèrent en même temps que le facteur, accompagné d'Étienne, petit homme trapu et toujours excité.

— Ça pas été long, hein ? fit Joseph en descendant de sa monture, imité par le représentant de la force publique.

Tout le monde se salua. Denise, Antoine et Étienne se connaissaient depuis l'école élémentaire, et Joseph, du même âge, avait été affecté à la Poste du village depuis au moins vingt ans.

— Vous avez appelé ? demanda le dernier venu.

— On sonne depuis plus de trois-quarts d'heure. Tout le village doit entendre, mais ici, rien, répondit Antoine.

André vérifia la serrure de plus près et se tourna vers le petit groupe.

— Elle est tellement rouillée qu'elle ne devrait pas tenir longtemps. Si on pousse un peu la porte.

Étienne s'approcha du jeune homme, jeta un bref regard à la serrure puis le fixa droit dans les yeux.

— Rien ne nous autorise à entrer chez les gens simplement parce qu'ils ne répondent pas quand on sonne chez eux. Il veut peut-être pas qu'on le dérange ton voisin, fit-il en se tournant vers la

commerçante.

— Il n'est pas très sociable, mais il n'est pas impoli, répondit Denise.

— Ah, ça, j'suis d'accord, fit Joseph. D'habitude, enfin, les rares fois où je lui amène une lettre, il vient la chercher sans me faire attendre.

— La dernière fois, c'était quand ? demanda Antoine.

— J'en sais rien... Environ on mois.

— Peut-être qu'il dort, fit Étienne.

— Avec tout le tintamarre qu'on mène depuis une heure, faut qu'il ait le sommeil profond, fit André. Si vous ne voulez pas intervenir, je le fais à votre place, moi !

Et avant que quiconque réagisse, il ouvrit la vieille porte en fer d'un coup d'épaule, faisant sauter la serrure dans les broussailles enneigées du jardin.

— Voilà, c'est ouvert. Maintenant, on peut considérer qu'on a le droit d'entrer ?

— Dédé, tu transgresses la loi, fit Étienne.

— En tant que membre du Conseil municipal, j'approuve cette action. Je me dois de veiller sur nos concitoyens, fit sérieusement Antoine en franchissant la porte. Même si celui-là ne vient jamais voter.

— Y voterait probablement pas pour toi. Tu y gagnes, fit Joseph, l'œil brillant de malice.

— C'est une effraction, fit Étienne en grommelant.

André lui adressa un petit sourire en haussant les épaules avant de suivre son père. Denise lui emboîta le pas, suivi de Joseph, qui entra également son vélo administratif pour le déposer contre un arbuste. Après un court instant d'hésitation, le policier municipal pénétra dans le jardin avec une moue de désapprobation.

Tous les cinq se dirigèrent lentement vers l'escalier de pierre usé par le temps. Personne n'avait franchi l'allée avant eux car aucune trace n'apparaissait dans l'épaisse couche de neige. Ils s'immobilisèrent un instant au bas des marches. Antoine monta sur le perron et frappa plusieurs fois du poing contre le bois de la porte, faisant trembler la vitre martelée de l'imposte. Il appela, mais le silence fut sa seule réponse. André le rejoignit et tourna la grosse poignée en cuivre terni par le manque d'entretien. À la surprise de tous, le battant s'ouvrit.

Le petit groupe se reforma en haut des marches tandis que le jeune homme s'avançait vers la porte entrebâillée.

— Hé ! Y'a quelqu'un ? cria-t-il dans l'ouverture avant de se tourner vers les autres qui attendaient sans bouger. C'est vide.

— Autant entrer, fit Antoine. Au point où on en est.

André poussa la porte et pénétra dans l'habitation. Un large hall plongé dans la pénombre lui apparut grâce à la luminosité renvoyée par la neige depuis l'extérieur. Un air froid lui tomba sur les épaules.

— C'est glacial là-dedans. L'un de vous a une lampe de poche ? demanda-t-il à ses compagnons regroupés derrière lui.

— Tu n'as pas le droit de pénétrer chez les gens comme ça, fit Étienne toujours pas convaincu par la démarche qu'il menait, tout en fouillant les poches de son uniforme. Toine, en tant que conseiller municipal, tu...

— Étienne, tu me saoules. En tant qu' élu, je prends tout sur moi, ça te va ?

— Considérons que nous sommes invités, fit André. Rien ne vous paraît anormal ?

Étienne alluma sa lampe tout en haussant les épaules en signe d'incompréhension. Le hall, prolongé par un couloir, était entièrement vide.

— On gèle ici, fit Antoine.

— Voilà ! fit André. C'est ça qui cloche.

La lumière jaillit soudain de deux plafonniers d'opaline.

— Mon Dieu ! s'exclama Denise.

— C'est moi ! C'est moi ! fit le facteur. J'ai vu un interrupteur, alors autant y voir clair.

Étienne éteignit sa lampe de poche. Sans se séparer, ils avancèrent vers une double porte sur leur gauche pour découvrir une grande salle de séjour avec, entre autres, un immense canapé, deux fauteuils, une table basse, deux buffets ainsi qu'un superbe piano à queue trônant dans l'angle du fond. La deuxième partie de la pièce en L servait de salle à manger, avec une grande table entourée de ses huit chaises, où apparemment personne ne devait jamais prendre un repas car tout était rangé comme dans un musée. Une fine couche de poussière recouvrait le mobilier de style en parfait état. Après avoir longé le mur en file indienne, tourné à droite, une seconde porte leur permit de sortir dans le couloir donnant sur le hall d'entrée. Sur leur gauche, le couloir continuait, leur révélant, encore à gauche, une grande cuisine qui ne devait pas beaucoup servir tant elle paraissait neuve. La table rustique était vide de tout objet mis à part une bassine de cuivre disposée en son centre. Des casseroles étaient accrochées contre le mur. Seuls sur le côté de l'évier, et troublant l'image de propreté de l'endroit, étaient empilés trois assiettes, des couverts et des verres sales. La pièce suivante était une sorte de cellier en face duquel se trouvait des toilettes. Entre les deux, une porte de service, équipée d'une chatière, donnait sur l'arrière de la demeure. En revenant sur leurs pas, à droite, face à la cuisine, se tenait une pièce meublée d'une table de travail où étaient rangés, autour d'un sous-main de cuir, un encrier avec un porte-plume, un cendrier vide et quelques livres soigneusement empilés. Une bibliothèque enfermaient plusieurs ouvrages à la couverture de cuir bien entretenue. Et enfin, à côté de ce bureau, une dernière porte laissait entrevoir un cabinet de toilette s'étendant jusque sous un escalier. Le petit groupe revint dans le hall principal pour se reformer devant la porte d'entrée à côté de laquelle un escalier de bois s'étirait vers l'étage en tournant. Ainsi se présentait l'aménagement du rez-de-chaussée.

— Ben, y'a personne, fit Antoine.

André commença à gravir les marches.

— Où vas-tu ? demanda Denise.

— J'sais pas, mais faut bien continuer, répondit l'intéressé en poursuivant son ascension. J'ai pas repéré de porte menant à une cave. Voyons là-haut.

— J'éclaire, fit le facteur en joignant le geste à la parole.

Une applique murale dégageant une lumière jaune illumina les marches de bois où le petit groupe s'engagea derrière André qui avait déjà disparu dans le virage.

Tout le monde se rassembla à l'étage, à l'entrée d'un couloir vide lui aussi, d'environ deux mètres de large, et éclairé par trois plafonniers d'opaline identiques à ceux du rez-de-chaussée. Dix portes fermées se découpaient sur les murs tendus d'un tissu clair.

Antoine ouvrit la porte en face de l'escalier sur un cagibi long et étroit. À sa gauche, une chambre à coucher dont le lit recouvert d'un épais couvre-lit parfaitement positionné semblait ne pas avoir reçu de visiteur depuis bien longtemps. Ici aussi, la poussière recouvrait tout. Antoine, Étienne et Joseph prospectèrent vers la gauche pour découvrir les autres pièces. Denise, postée au milieu du couloir, n'osait pas bouger et regardait, inquiète, ses amis aller et venir autour d'elle.

À droite de l'escalier, André entra dans une chambre meublée sommairement d'un lit, d'une commode et de deux chaises. Des étagères vides terminaient le décor d'un lieu manifestement inutilisé. À la suite de la chambre, se présentaient des toilettes en face desquelles il rencontra une porte verrouillée. La suivante s'ouvrit sur un petit salon.

— Celle-là donne l'impression d'être habitée, pensa-t-il, en cherchant l'interrupteur sur sa gauche.

Une ampoule de faible puissance offrit un peu de clarté. Contrairement au reste de la maison, la poussière ne régnait pas en maître sur les meubles. Des vêtements s'empilaient sur le dossier d'un gros fauteuil, sur sa gauche près d'un imposant canapé au tissu rouge foncé, deux couvertures étaient pliées et posées sur une chaise proche de la fenêtre. Une veste de costume recouvrait le dossier d'une seconde chaise placée à côté. André avança quand son regard fut attiré par une bibliothèque, fermée par une grande porte vitrée, encastrée dans le mur de droite. À l'opposé, derrière la porte d'entrée, se tenait une bibliothèque, identique à la première, chargée, elle aussi, de beaux livres reliés. Son attention fut étrangement captée par la paroi occupant tout l'espace entre les deux meubles. La surface était sombre,

composé d'une matière lisse paraissant être du verre teinté. Il ne l'avait pas vu, bien qu'il soit passé devant afin d'atteindre le fond de la pièce, mais là, son regard ne réussissait pas à se détacher de son propre reflet qu'il devinait dans cette inquiétante surface, à la fois mur et miroir. Son image devint lentement d'une netteté surnaturelle qui lui fit presque peur.

Étienne apparut dans l'encadrement de la porte.

— Ça va, Dédé ?

André ne sembla pas l'entendre.

— Hé ! Ho ! Dédé ! Tu vas bien ?

— Hein ? Oui ! Je... Ça va, j'arrive, fit André en tournant la tête vers le garde. Il n'y a rien, ici.

Il sortit dans le couloir au moment où le garde-champêtre s'apprêtait à secouer la poignée de la porte verrouillée.

— Inutile, elle est fermée, fit André, en constatant que la serrure ne présentait pas de clé. Qu'avez-vous trouvé ?

— Rien, ni personne, fit Denise dont le visage reflétait de plus en plus l'inquiétude.

— Cette baraque est vide, fit Antoine. Il n'est pas chez lui ton client. Tu ne l'as pas vu prendre le car, et on est là à fouiller dans ses affaires.

— Il pourra déposer plainte, fit Étienne.

— On n'a pas visité le grenier, fit Joseph, arrêté devant une porte, à gauche, au fond du couloir.

Il secoua la poignée, mais l'accès vers les combles était fermé.

— Vous pensez que le Professeur est dans le grenier ? demanda prudemment Denise.

— Il n'est pas dans les autres pièces en tout cas, répondit Antoine. D'ailleurs, avec le froid qu'il y fait, personne n'accepterait de rester ici.

— J'ai remarqué que les poêles à charbon du rez-de-chaussée n'avaient pas de cendre. Ils sont propres et ça prouve qu'ils n'ont pas fonctionné récemment, fit André.

— C'est poussiéreux de partout, mais pas du tout en désordre, fit Antoine.

— Le salon du milieu semble occupé, fit André.

— J'aime pas ça, fit Denise.

L'attention de tous fut attirée par Joseph qui, toujours au fond du couloir, secouait la petite porte.

— La serrure est solide, rouspéta le postier.

— Et, y'a pas de clé ? demanda Antoine.

— Ben non, on dirait qu'elle est fermée de l'intérieur.

— J'aime pas ça, fit Denise de plus en plus anxieuse.

André vint s'accroupir près de la porte, les yeux à hauteur de la serrure.

— La clé est bien dedans. Il faudrait la pousser pour qu'elle tombe. Tiens, facteur, tu n'aurais pas une grande enveloppe, ou, mieux, un journal ?

Le brave préposé ne mit pas de temps à en sortir un exemplaire de sa sacoche pour le tendre au jeune homme qui retira la bague de papier le tenant fermé et déplia le journal avant de le glisser sous la porte, le plus loin possible.

— Voilà ! Tu n'aurais pas un crayon, par hasard ?

L'agent des PTT lui en tendit un.

André l'introduisit avec précaution dans la serrure et quelques secondes après, un bruit sourd se fit entendre derrière la porte. Il lâcha le crayon, qui resta dans la serrure, et retira lentement le journal. La clé était dessus.

— C'est une violation de domicile ce que tu fais, fit le garde-champêtre.

— Étienne, tu nous bassines, fit Joseph. Le domicile c'est déjà fait, là, c'est une violation de grenier.

— Tu es avec nous ou non ? demanda Antoine. On est allé te chercher avant de prendre la décision d'entrer. Tu ne t'y es pas opposé, maintenant, tu es complice.

— Et puis, tu représentes la loi, fit Joseph. Tu dois porter secours à toute personne en danger.

— C'est une question de vie ou de mort, fit Antoine. C'est verrouillé de l'intérieur et comme toutes

les fenêtres du toit sont manifestement fermées, elles aussi, celui qui a bouclé cette porte est peut-être encore là-haut.

— C'est le conseiller municipal qui parle ? demanda Étienne.

— C'est lui, répondit Antoine.

— Allez, arrêtez de vous disputer, fit Denise. On n'est pas venu pour ça.

André retira le crayon et ramassa la clé pour la tendre au policier. Après un instant d'hésitation, Étienne la saisit et la glissa dans la serrure. Deux claquements résonnèrent. Lentement, il tira la porte, dévoilant un petit escalier de bois. L'homme de loi repéra un interrupteur sur sa droite ; une lumière blanchâtre diffusée par une ampoule nue fixée sur le mur donna un peu de clarté, avant qu'il commence à gravir les marches, suivi par Antoine, puis par son fils.

— Je préfère rester ici, fit Denise. Cette maison me donne le frisson depuis tout à l'heure.

— Eh ben, je te tiens compagnie, fit Joseph avec un petit sourire destiné à rassurer la commerçante. De toute façon, que veux-tu qu'ils dégotent dans un grenier, si ce n'est de la poussière.

Déjà, les trois hommes découvraient, grâce à deux ampoules jaunâtres et poussiéreuses, un grenier couvrant toute la superficie de la demeure. Une grande bibliothèque remplie de livres reliés, un vieux buffet aux portes sculptées de feuilles entrelacées, des cartons bien empilés et des objets de toutes sortes occupaient le tour de la pièce. Tout était rangé avec soin et recouvert d'une couche de poussière uniforme. Le plafond suivant la pente du toit était composé de cinq grosses poutres en bois. Au-dessus d'elles, pour supporter les ardoises de la toiture, des voliges bien alignés couvraient toute la surface des combles. La lumière du jour filtrait sur les bords des panneaux de bois obstruant les six fenêtres mansardées, laissant de fins rayons lumineux traverser la grande pièce. Les trois explorateurs firent le tour des lieux sans se parler.

— Il n'y a rien ici, fit Étienne.

— Comment la porte pouvait-elle être fermée de l'intérieur ? demanda Antoine.

— Ça, c'est un mystère, fit le garde-champêtre. Mais on demandera des explications au propriétaire quand il daignera bien reparaitre.

— Vous ne remarquez pas quelque chose de bizarre, ici ? demanda André, le regard dirigé vers une des fenêtres.

— Quelque chose de bizarre ? fit son père. Non, je ne vois rien d'autre qu'un grenier bien rangé et haut de plafond.

— Les fenêtres. Elles sont toutes calfeutrées. Toutes les six.

— Oui, fit Antoine, en jetant un regard circulaire sur les ouvertures dont deux étaient en partie masquées par des meubles et des cartons. C'est peut-être pour protéger les meubles du soleil.

— Pourquoi ne pas couvrir les meubles dans ce cas, plutôt que de se priver de la lumière extérieure.

— C'est un grenier, fit Étienne. On ne vit pas ici. Quelle importance que les fenêtres soient bouchées.

— Je ne sais pas, fit André, perplexe.

— Allez, on redescend, fit Étienne, joignant l'action à la parole. Je considère qu'on va trop loin, nous sommes en plein dans l'illégalité.

— Le Prof est sûrement ici, insista André.

— Où ça ? Dans un tiroir ? Dans un de ces livres peut-être ? demanda son père, en rejoignant le garde-champêtre près de l'escalier.

— Regardez, là, sur le sol. On distingue des marques de pas qui s'arrêtent au fond, devant cette armoire.

— C'est une bonnetière, ce meuble, fit Antoine.

— Des traces de pas ? Et alors, c'est probablement nous. On a tous les trois fait le tour de cet endroit, fit Étienne.

— Il doit bien être quelque part, poursuivit André, en examinant le meuble.

— Denise n'a pas compris que son client s'absentait, fit son père. Ou alors, il est tout simplement

parti à son institut et quelle ne sera pas sa surprise de constater que les intrus que nous sommes sont venus fouiller chez lui.

— On a l'impression que cette maison est inhabitée, fit André.

— Tu le dis toi-même. C'est une impression, fit Étienne.

— Les poêles à charbon sont nettoyés comme s'ils n'étaient jamais utilisés, insista le jeune homme.

— Faire le ménage chez soi n'est pas encore considéré comme un délit à ce que je sache. Allez, on descend, fit Étienne. J'estime qu'on en a assez fait.

Et joignant une nouvelle fois l'acte à la parole, il commença à dévaler les marches de bois, suivit par Antoine. André recula jusqu'au centre de la pièce, jeta un regard circulaire avant de s'engager dans l'escalier à son tour. Il éteignit l'éclairage du grenier en arrivant dans le couloir.

— Alors ? demanda Denise, toujours angoissée.

— Rien ! répondit l'agent municipal.

— Rien ? fit Joseph.

— Rien de rien. C'est un grenier avec son capharnaüm habituel, fit Étienne en se dirigeant vers l'escalier conduisant au rez-de-chaussée. Nous allons sortir et chacun va retourner à ses occupations.

Le ton était ferme, faisant apparaître que le garde-champêtre avait atteint les limites de sa patience. André verrouilla la porte et glissa machinalement la clé dans sa poche tandis que le petit groupe s'engageait dans l'escalier à la suite du policier.

Tous se rassemblèrent dans le jardin. La neige tombait à nouveau à gros flocons et avait déjà recouvert les traces de pas laissées lors de leur arrivée.

— Voilà, fit Étienne, visiblement satisfait de quitter les lieux. Je ne vais évidemment pas rédiger de rapport sur cette, disons, visite de courtoisie. Hein ? Monsieur le conseiller municipal.

Antoine haussa les épaules.

— Nous ne savons toujours pas où est le Professeur, fit Denise.

— Justement, fit Étienne. Si nous n'avons pas de nouvelles dans quelques jours, nous lancerons un avis de recherche. T'es d'accord, Toine ?

Le père Martin acquiesça.

— Dans quelques jours, fit Denise, mais il a disparu.

— Il n'est pas chez lui, fit Étienne. Là, tu n'es pas dans ton magasin, et ça ne signifie pas que tu as disparu. On arrête de se prendre la tête avec le savant fou, hein ?

— Calme-toi, Étienne, fit le facteur. On a fait ce qu'on pensait être bien. Maintenant, on va attendre que le Professeur revienne.

— Tiens, fit André, c'est comment son nom ? On dit toujours le Professeur et on ne sait même pas comment il s'appelle.

— Fedrenko... Professeur Nikolaï Fedrenko, répondit Joseph.

— Parfait, fit Étienne. On n'est pas venu pour rien. On a appris quelque chose.

Devant l'air dépité de l'épicière, le garde-champêtre tenta de la rassurer.

— Ne t'inquiète pas. Je m'en occupe... Mais dans quelques jours.

Puis, sans attendre, il se dirigea d'un pas rapide vers la grille de l'entrée, suivit sans enthousiasme par le restant du groupe.

— Je passerai à la mairie ce soir, fit Antoine, si toutefois on a du nouveau.

— Alors, à tout à l'heure, fit Étienne en grimpant sur son vélo.

— Attends-moi, j'arrive ! fit le facteur.

Joseph récupéra sa bicyclette et rattrapa en zigzaguant le policier municipal sur le petit chemin.

— Ton client est sûrement dans son labo, perdu dans ses alambics. Tu vas le voir débarquer ce soir, fit Antoine, cherchant à tranquilliser la brave femme, assurément toujours inquiète.

André, de son côté, ne disait rien, l'esprit ailleurs. Tous les trois se hâtèrent de regagner le camion, puis la petite épicerie où la douce chaleur du poêle à charbon fut la bienvenue.

— Je vous offre un café, fit Denise.

\*\*\*

## Chapitre 2

Les deux journées suivantes se déroulèrent paisiblement dans le village. L'émoi provoqué par la chute accidentelle du malheureux sacristain s'atténuait, d'autant que la gendarmerie avait confirmé la probable présence d'un animal enfermé dans l'église ; sans pour autant en apporter la preuve. Le lendemain de la virée chez le Professeur, Antoine et Étienne avait brièvement effectué un point sur son absence et décidé de ne pas s'égarer avec cette idée de disparition. L'homme n'était pas reparu, laissant penser qu'il s'était enfermé dans son laboratoire lyonnais comme il avait coutume de le faire. Denise, rassurée par son entourage, conserverait le cruchon en attendant le retour de son client. Seul André avait des difficultés à occulter le sentiment ressenti lors de l'inspection de la propriété.

Dans la soirée, Denise s'apprêtait à fermer lorsque le jeune homme entra dans l'épicerie alors que le feu de bois s'éteignait dans un dernier rougeoiement de braises.

— Bonsoir, fit-il, en se frottant les mains pour se réchauffer.

— Bonsoir, Dédé. Tu arrives bien tard, à une minute près tu restais dehors.

— Ça va bien ? Rien de neuf aujourd'hui ?

La commerçante sembla surprise par l'attitude du garçon.

— Ben, non... Tout va bien... Je ne vois pas ce...

— Enfin, je veux dire rien d'inhabituel ?

— Depuis l'inhabituel de l'autre jour, non. J'ai reçu la visite des gendarmes, ce matin, pour l'affaire de ce pauvre monsieur Vermillon.

— Ils sont passés aussi à l'atelier.

— Ton père m'en a parlé lorsqu'il est venu faire son tour à la mairie. Ils ont conclu à un accident.

Ce qui m'étonne ...

Denise s'interrompt.

— Ce qui t'étonne ? demanda André.

— Non, rien d'important. Quoi que, sœur Noémie aurait vu une silhouette quitter l'église en courant.

— Elle en a parlé aux gendarmes ?

— Je ne sais pas. C'est la mère Rousselle qui me l'a dit.

Le jeune homme resta pensif un instant.

— Tu as revu le Prof ? demanda-t-il soudain.

La commerçante devint pâle en le fixant avec une moue contrariée.

— Non, pas depuis l'autre soir. J'ai toujours son cruchon, et un peu de mon angoisse d'ailleurs, malgré les propos rassurants de tout le monde. Tu sais quelque chose ?

— Non. J'ai pas revu Étienne depuis qu'il a parlé avec mon père, et je me demande s'il a fait ce qu'il faut depuis.

— Que veux-tu qu'il fasse ?

— Se renseigner. Téléphoner à l'institut où travaille le Prof, par exemple, pour savoir.

— Mais non. Il ne le fera pas. On ne sait pas ce qu'est cet établissement, ni ce que le Professeur y fait. À vivre en marginal, personne ne le connaît vraiment.

— À part toi ?

— Oh, moi, je me dis qu'il est resté sur Lyon au milieu de ses alambics, comme dit ton père, qui pense qu'avec ce mauvais temps, il doit loger sur place pour éviter les allées et venues, et il a probablement raison.

André quitta le magasin, laissant Denise poursuivre sa fermeture. Tout en regagnant le domicile familial, il était intrigué par cette disparition, correspondant avec l'accident survenu à l'église. Et si les deux étaient liés ?

Après avoir dîné avec ses parents et son jeune frère, il se réfugia dans sa chambre aménagée au deuxième et dernier étage de l'habitation. Il tenta de lire quelques lignes d'un livre relatant les péripéties d'un médecin dans la Sibérie des années vingt, mais la propriété du savant n'en finissait pas

d'apparaître dans son esprit. Il posa l'ouvrage et s'étendit sur son lit. Le regard fixé au plafond. Soudain, ses yeux se fixèrent sur la fenêtre de toit placée de l'autre côté de la pièce.

— Oh, bon sang ! fit-il en se redressant.

Cette fenêtre plaquée sur le côté du toit, à l'arrière de la maison du Professeur, qu'il avait découvert en s'aventurant seul au bout du chemin. Cette fenêtre ! Il ne l'avait pas vue dans le grenier. André se leva pour se diriger vers la lucarne comme si, en s'en approchant, il allait résoudre cette nouvelle interrogation. Le ciel s'était éclairci. Sa montre affichait presque vingt-trois heures. Sans réfléchir, il chaussa ses brodequins, vestige de son service militaire, enfila sa grosse veste en cuir, récupéra une lampe de poche et quitta sa chambre. Par chance, et aussi pour être indépendant, cette dernière donnait sur un couloir à l'extrémité duquel s'ouvrait une porte sur l'extérieur. En évitant malgré tout de faire du bruit, il sortit, descendit l'escalier extérieur en bois pour se retrouver dans la cour. Une rapide réflexion le décida de partir à pied, car emprunter ne serait-ce qu'un vélo risquait de le faire repérer. Les Martin habitaient à la sortie du village, à l'opposé de chez le Professeur, une grande bâtisse, juste à côté de leur atelier et de leurs entrepôts de bois. André se dépêcha pour arriver au centre du village qu'il traversa en rasant les murs, puis emprunta la route en direction de la propriété désertée. En abordant le chemin de terre, il était frigorifié. Il mit ses mains dans ses poches pour parcourir les derniers mètres. Ses doigts rencontrèrent un objet métallique. La clé ! Celle du grenier. Il se souvenait avoir verrouillé la porte, mais ne se rappelait pas avoir emporté la clé. Comme quoi, il était dit qu'il devait revenir. Arrivé devant la grille, il la poussa lentement pour limiter les grincements que le silence de la nuit amplifierait, traversa rapidement le jardin, gravit les marches de pierre et entra dans la demeure. Il s'arrêta dans le hall obscur. Il patienta un instant, épiant le moindre bruit, mais à part quelques craquements propres aux vieilles demeures, un calme immense régnait autour de lui. Il était seul. Délaissant le rez-de-chaussée, il gagna le premier étage.

Une main en guise de filtre devant le hublot de sa petite lampe, il escalada les marches. Pendant deux jours, il avait revisité la maison dans sa tête et surtout pensé à ce grand miroir dans le salon du premier étage ainsi qu'à ce grenier bizarrement calfeutré. Tout en gravissant l'escalier, il listait les raisons l'ayant incité à revenir. À ces deux premiers mystères, s'ajoutait, outre la disparition du savant coïncidant bizarrement avec l'intrusion dans l'église, le fait que l'endroit semblait inhabité et bloqué dans le temps.

Sur le palier, il éteignit la lampe et resta immobile. Un silence inquiétant et un froid intense étaient ses seuls associés. Il hésita, ne risquait-il pas de se faire surprendre à jouer le rôleur nocturne ?

Abandonnant volontairement le salon avec sa surprenante paroi, il traversa le couloir en plongeant sa main au fond de sa poche pour attraper la clé du grenier. Le faisceau de sa lampe le précéda pour venir s'arrêter près de la petite porte. André s'approcha et éteignit brusquement la lampe. Il réalisa que la lumière pouvait être aperçue de l'extérieur par les fentes des volets donnant sur le côté de la maison orienté vers la route. Il attendit que ses yeux s'accoutument à la pénombre. Malgré les volets, la clarté de la lune sur la neige filtrait au travers des fenêtres placées de part et d'autre du couloir. Il ralluma sa lampe en la dirigeant vers le sol et, au moment où il introduisait la clé dans la serrure, un frisson glacial lui parcourut le dos. Un bruit ! Il venait d'entendre un grincement au rez-de-chaussée. Il éteignit encore la lampe et resta immobile, aux aguets. Le cœur battant, il décida de revenir sur ses pas pour descendre vérifier ce qui bougeait en bas. À mi-parcours, il activa brièvement sa lampe et fit face à deux points brillants. Un miaulement de surprise accompagna son cri de peur en même temps qu'il reculait en tombant assis dans les escaliers.

— Quel con ! Il m'a fait une de ces trouilles.

André se calma, puis tout en restant assis, alluma à nouveau sa lampe en direction du bas de l'escalier.

— Hé ! Le chat... murmura-t-il. Viens ! Viens me voir.

L'animal, au pelage marron et beige, pointa son museau. André l'appela doucement. Le félin gravit lentement les marches pour s'approcher de lui en ronronnant.

— Ben, dis donc, t'es pas méchant, toi, fit-il en le caressant. Tu vis ici ?

Le chat était légèrement humide. André en déduisit qu'il arrivait du dehors, d'autant qu'il se souvenait ne pas avoir totalement fermé la porte d'entrée.

— Viens, fit-il en remontant les marches, presque satisfait d'avoir de la compagnie.

Le matou le suivit en ronronnant. Devant le petit salon, André hésita. Le grenier où cette pièce ? Il entrebâilla la porte. Aussitôt le chat se glissa entre ses jambes et entra. André jura en éclairant le sol et repéra son complice à quatre pattes se glisser sous le canapé. Il balaya la pièce avec sa lampe. Rien n'avait changé depuis sa première visite. Les vêtements et les couvertures étaient toujours là. Il ne referma pas la porte et revint à son premier objectif : le grenier avec cette fameuse lucarne qu'il ne se souvenait pas avoir vu. Au moment où il commençait à tourner la clé, il perçut une présence près de lui. Le chat l'avait rejoint.

— Ah, tu es là, toi ? fit-il à voix basse en le laissant s'approcher. Tu en penses quoi de tout ça, hein ? Tu...

L'animal se mit à grogner, l'air mauvais, le poil hérissé sur le dos, la gueule ouverte comme s'il se préparait à attaquer.

— Qu'est-ce qui te prend ?

Après avoir juré contre lui et tenté de lui donner un coup de griffes contre la jambe, le chat disparut d'un bond dans la pénombre. André resta un instant sans comprendre, baladant la lumière dans le couloir, mais l'autre avait disparu. Il déverrouilla la serrure puis s'engagea dans l'escalier de bois en prenant soin de retirer la clé et de fermer la porte derrière lui. Guidé par sa petite lampe, il arriva dans les combles, préférant ne pas allumer l'électricité car, même faible, la luminosité des deux ampoules pouvait filtrer entre les panneaux condamnant les fenêtres. La bonnetière apparut, immense, au milieu de tout le capharnaüm, et un tremblement incontrôlé le traversa. Ce meuble ne semblait pas être à sa place. Il était isolé, à droite, au fond de la pièce et paraissait pourtant tout proche. Il fit l'inventaire autour de lui en parcourant les objets avec sa lampe.

Le buffet massif, à la gauche de l'armoire, supportait une pile de cartons poussiéreux montant jusqu'au plafond. Un vieux lampadaire en fer forgé surmonté d'un abat-jour en dentelle se tenait droit près de la fenêtre. De l'autre côté de celle-ci, plusieurs malles de voyage étaient empilées. Elles étaient en bois avec des renforts métalliques positionnés en croisillons sur chaque côté. La fermeture était assurée par un gros cadenas. André dirigea l'éclairage afin de passer sous la seconde fenêtre pour ne pas risquer d'être vu de l'extérieur. Une horloge, des chaises dont le cannage percé pendait, des cartons, des bouteilles vides continuaient la décoration du grenier jusqu'à l'angle situé sur sa gauche. Il dirigea la lumière sur la bibliothèque remplie de vieux livres lorsqu'il stoppa son mouvement pour braquer sa lampe contre la poutre au sommet de la charpente.

— Une, deux, trois... Quatre, cinq, six fenêtres. Il manque la lucarne plaquée sur le toit à l'arrière de la maison.

André resta un instant, l'esprit embrouillé par ses pensées. Puis il pointa sa lumière vers le toit, au-dessus de l'armoire. La corniche arrivait contre les voliges, et à côté, les cartons faisaient de même. Le jeune homme recula jusqu'au mur, près de l'escalier, puis avança vers le meuble en comptant ses pas.

— Presque vingt-quatre, à soixante-dix centimètres le pas, ça représente un peu plus de seize mètres.

Il estima la profondeur de l'armoire et conclut que les combles mesuraient environ dix-sept mètres cinquante de long, en ajoutant l'arrivée de l'escalier. Le faisceau de la lampe visa le sommet des cartons et, se haussant sur la pointe des pieds pour tenter de voir derrière ceux-ci. Il tenta de les pousser sur le côté, mais leur poids empêchait de les bouger.

— Il me manque ma lucarne, fit-il au moment où la lumière s'aplatissait sur un mur, juste entre deux cartons, au niveau du toit.

Il traversa le grenier et plongea dans l'escalier pour s'arrêter en arrivant dans le couloir du premier étage.

— Calme-toi... Respire... Calme-toi, se dit-il alors que son cœur battait la chamade. C'est idiot de

réagir ainsi.

Il s'adossa à la fenêtre du couloir et, en suivant le faisceau de sa lampe, avança jusqu'à l'autre extrémité. Vingt-neuf pas. Il était contrarié en contemplant le plafond du couloir.

— Que planquez-vous là-haut, Professeur ?

Il repartit dans l'autre sens en comptant à nouveau, mais le résultat ne changea pas. Pour la troisième fois, il traversa le couloir en comptant. En passant devant la dernière porte sur sa gauche, juste à côté de celle du salon, il marqua une hésitation avant de poursuivre jusqu'au bout et revenir vers la porte sur laquelle il dirigea sa lampe.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

Il exécuta cinq pas en partant de la porte du petit salon, tenant compte de l'espace et de l'épaisseur de la bibliothèque installée derrière.

— Deux mètres dix. Disons deux mètres ! Là, je suis au bout de la pièce mystère.

Il frissonna.

— Y'a un truc pas normal ici.

Son esprit était en effervescence. Quel secret se cachait à l'arrière de cette maison ? Une idée folle lui traversa l'esprit, et si le Prof était enfermé à l'intérieur ? Un léger miaulement le ramena sur Terre. Dans le halo de sa lampe, il vit le chat sortir du salon. L'animal vacillait. Il s'assit devant lui en donnant l'impression de s'endormir.

— Tiens, t'es revenu. Qu'est-ce qui t'est arrivé à toi ? fit André en se penchant vers lui. Tu ne vas pas me mordre, dis ?

Le félin était calme ; trop calme selon lui. Il le caressa sans obtenir le ronronnement offert lors de leur première rencontre. Le chat semblait groggy. André jeta un regard à sa montre. Trois heures trente.

— Il faut que je rentre, fit-il. Par contre, faut que je revienne. C'est pas clair, ici.

Il s'empressa d'aller fermer la porte du grenier et se dirigea vers l'escalier pour descendre au rez-de-chaussée en appelant le chat qui restait assis, le regard dans le vide. André revint vers lui pour le prendre dans ses bras.

— Ben mon vieux, t'as picolé ou quoi ?

Arrivé dans l'entrée, il posa l'animal sur le sol, le temps d'ouvrir sa veste pour le mettre à l'intérieur afin de le protéger, mais le félin disparut au fond du couloir.

— Et merde !

Il l'appela, sans succès. N'ayant pas envie de le chercher dans la vaste demeure, d'autant que sa lampe manquait de puissance, il décida de le laisser à l'intérieur, se rappelant que la chatière lui permettrait de s'évader à sa guise. Lorsqu'il sortit, la neige tombait à nouveau ; au moins, ses traces de pas seraient recouvertes. En se hâtant, il regagna le chemin puis la route. Il aborda le centre du village en pressant le pas. Il était transi de froid. Rapidement, il atteignit le domicile familial et se réfugia dans sa chambre. Pour ne pas oublier, il griffonna sur une feuille de papier les distances calculées dans le grenier et le couloir. Il manquait plus de trois mètres de long pour le premier et la pièce fermée mesurait environ deux mètres. Il s'étendit sur son lit avec une idée en tête.

— Demain, j'y retourne.

\*\*\*

Le jour suivant, André travailla toute la matinée à l'atelier avec son père sans évoquer, bien sûr, son périple nocturne, passé inaperçu.

Lors du déjeuner, il ne put s'empêcher de demander des nouvelles du disparu.

— Pas la moindre nouvelle, fit son père. Ne te tracasse pas avec ça, il reviendra quand il sera décidé.

— Je pensais passer au presbytère pour...

— Que veux-tu faire là-bas, on va jamais à la messe ?

— Sœur Noémie a vu une silhouette quitter l'église. Je voudrais lui en parler.